

**LE GÉNÉRAL
DE GAULLE
ET LA
RÉPUBLIQUE**

**OU
LA RÉPUBLIQUE
NE CIVILISE PLUS**

DU MÊME AUTEUR

chez Armand Colin

Introduction à l'histoire économique - 1944

La France bourgeoise - 1946

Essai sur la civilisation d'Occident - 1950

Les trois âges du Brésil - 1954

Les Français et la République - 1956

Les bourgeois conquérants - 1957

chez Gallimard

La logique de l'histoire - 1967

chez Laffont

Histoire du Développement scientifique et culturel de
l'humanité (vol. V) - 1969

**CHARLES
MORAZÉ**

**LE GÉNÉRAL
DE GAULLE
ET LA
RÉPUBLIQUE**

**OU
LA RÉPUBLIQUE
NE CIVILISE PLUS**

**ÉTUDES POLITIQUES
FLAMMARION
26, rue Racine, Paris 6^e**

IN MEMORIAM

Il est venu dans le monde une certaine bienséance imaginaire qui nous fait de nouvelles nécessités... De là il est arrivé qu'on peut être pauvre sans manquer de rien.

BOSSUET

Sermons. Nécessités de la vie.

Préface

Les Français de ma génération, nés trop tôt pour espérer connaître le troisième millénaire où la jeunesse actuelle accomplira sa vie, ont pu rêver, quand ils étaient enfants, que notre siècle serait républicain à la française. On nous montrait sur les atlas les grandes surfaces violettes conquises en peu de temps par la république apportant ses bienfaits à tous les continents. Cette république — nos maîtres nous le disaient — nous la formions tous ; la vaillance, l'abnégation et le courage de nos aînés faisaient de nous les défenseurs de la liberté de peuples dont nous étions le modèle. Au cours des années 30 encore, quand partout les usines reprenaient la fabrication d'armes, Paris, sorti de la tempête fasciste grâce à l'union des travailleurs, changeait la loi sociale et donnait une première image à l'espoir pacifique des démocraties modernes.

Mais vingt ans allaient abolir ce que trois quarts de siècle avaient fait ; il a même suffi d'une seule saison pour que le pays fût livré à une Europe entièrement opposée à la sienne et coupé des mondes extérieurs dont de nouvelles puissances se partageaient le contrôle. Alors les refus ou les regrets, inspirés par le souvenir d'une mission historique dont on n'eût pas pensé qu'elle eût tellement tenu au cœur, firent ressentir un vide que le général de Gaulle occupa.

Pourquoi cet homme-là plutôt qu'un autre ? L'histoire n'a pas de loi capable de l'expliquer. On scrute le génie, on décrit les conditions de son accomplissement, on soupçonne que cette rencontre entre un tempérament et des circonstances pourrait bien n'être pas fortuite ; le reste appartient au mystère des destinées. Mais que les temps aient appelé un solitaire,

quel qu'il fût, à se substituer à la république, le problème n'est pas de ceux qu'on puisse rapporter au hasard, et l'étude de l'histoire devra bien un jour le résoudre.

Problème qui déjà occupa Michelet, constatant que Robespierre lui-même perdit la république en devenant tout seul tout son gouvernement; mais problème de tous les temps et dépassant toute personne depuis que Brutus ne sauva pas la République romaine en détruisant César.

Le général de Gaulle, ses appels, ses commentaires, la manière dont il unit à Londres et, vingt ans plus tard réunira à Paris tant de magistratures en une seule, est un autre exemple latin; il n'est le successeur ni d'un tsar slave ni d'un empereur germanique. Le chef de guerre, en lui, est peut-être ce qui compte d'abord, mais non pas ce qui compte le plus; il n'eût pas existé comme chef d'État s'il n'avait, par-dessus tout, été l'expression poétique de ce que nous n'étions plus. Ses paroles, ses gestes — ses gesta — ont fait de lui l'auteur et le héros d'une épopée où, avec le peuple pour témoin, il rendit actuel le passé épique de la nation.

Pourtant, différent en ceci des prédécesseurs que certains voudraient lui trouver, il n'a pas été créé en 40, ni restauré en 58, par une poussée en avant de la domination française, mais par un mouvement contraire. Voulant préserver de toute intromission étrangère la nation qu'il appelait à devenir exemplaire pour l'étranger, il surprit, séduisit ou impatienta le monde, rassura, entraîna ou irrita les Français, pour finir victime d'un univers où les frontières s'abolissent, où il n'y aura plus d'épopée.

Aux poètes de l'énergie nationale en succèdent d'autres aujourd'hui; on dirait d'hommes à la recherche d'une intimité sans illusion et sans lyrisme et où les particularités rendent chacun solidaire de tous. Mais une telle recherche ne s'est pas encore traduite par le renouveau spirituel d'une république qui s'est pourtant fixé dès ses origines l'humanisme et l'humanité pour vocation.

Il aura été plus facile au général de Gaulle de parler au nom de la nation que de rendre à la république son universalisme démocratique, parce qu'il ne conféra pas de portée

politique aux sentiments humanitaires qu'il faut réprimer dans les guerres, mais qui sont nécessaires pour justifier les peines, les travaux, les combats assumés par la race humaine dans son effort pour échapper à l'anéantissement dont elle s'est donné les moyens en exaltant les peuples au détriment les uns des autres.

La France peut-elle exister comme telle si la république n'est qu'un nom et des intérêts, une institution et des lois ? D'où lui venait son âme ? Qu'eut-elle besoin de celle du général de Gaulle ? Cette dernière lui a-t-elle suffi ? Et le départ, enfin, de celui qui fut son héros, signifie-t-il que la France fournit désormais aux Français les raisons de mourir pour elle ?

Questions contenues dans une autre, celle-ci englobant tout : la science a changé la nature des sociétés et des nations, mais, substituée à Dieu, que fait-elle de la vie ? Dieu avait institué la pauvreté, la peine, les guerres pour appeler à lui les déshérités, les martyrs et les héros morts ; la science, qu'en a-t-elle fait ?

De nos temps, où les cieux sont vides, quelle espérance donner à la souffrance, sinon qu'elle soit abolie ? Si la nature n'est pas juste, que les hommes du moins le deviennent les uns avec les autres.

Les hommes seront toujours les hommes, la vie ne change pas, pensait le général de Gaulle dont la poésie nationale était aussi dominicale. Il faut Changer la vie, répondit une rumeur grandissante dont de Gaulle cessa d'être le maître.

Ce dialogue des siècles s'était déjà antérieurement produit selon cent styles différents, mais il change aujourd'hui de nature, ou plutôt commença d'en changer dès que la science eut grandi au siècle des lumières, c'est-à-dire depuis le moment où les Français se déprirent de leurs rois pour s'éprendre de la république.

Comment naquit en France cette nouvelle passion voilà presque deux siècles ? Comment elle dépérit depuis environ quarante ans ? Comment le général de Gaulle y substitua la sienne en 1958 ? Pourquoi il put le faire et pour quel résultat ? Pourquoi, enfin, depuis son départ, tant de Fran-

çais attendent-ils en vain mots et gestes capables d'accorder le bonheur et la justice avec l'abondance ? Cinq propos dont le troisième — la partie II de ce livre, consacrée aux événements de nos années 60 — constitue le noyau d'une étude qu'aucune explication n'eût nourrie sans les chapitres qui l'entourent.

L'ascension, le retour et pour finir l'échec du général de Gaulle ont eu pour même cause le déclin d'une civilisation à laquelle la République devait sa naissance, sa puissance et son renom. Le progrès, que la science engendra sans apprendre à le contrôler, démoralise par les richesses les sociétés tombées dans l'ignorance de leur véritable mission. Si l'on n'y apporte de remède, de nouvelles crises revêtiront le modèle, sinon la gravité, de celles qui, pour les mêmes raisons, opposèrent il y a quarante ans des États pervertis chacun à sa manière, parce que tous étaient devenus les instruments déments ou illusoire des machines à produire.

Certes aussi, depuis quarante ans, le pays — c'est-à-dire sa population et ses biens — ne s'est pas mal tiré d'affaire, mais que reste-il de son idéal de savoir, d'espérance et de justice — c'est-à-dire de la République ? Que faudra-t-il sacrifier demain pour survivre et sauver sa fortune ? La France sera-t-elle autre chose qu'un souvenir d'histoire si la République ne redevient pas une réalité d'avenir ?

Novembre 1958 septembre 1970